

## REFLET DE LA MEMOIRE DU MONDE RURAL Jean-Pierre WIECZOREK\*, France

*Ce dossier présente plusieurs facettes de la culture du monde rural, qui, si on n'y prend garde, risquent d'être perdues à jamais, qu'il s'agisse du patrimoine bâti ou des us et des coutumes.*

### Les valeurs immatérielles dans l'espace rural meusien Le village-rue, emblème de la Lorraine

La Meuse est typique de l'habitat rural lorrain, groupé en villages aux longues silhouettes basses se fondant dans une mosaïque de paysages faits de lignes douces.

Les villages rassemblent leurs maisons en une seule agglomération dans laquelle les bâtiments mitoyens sont serrés, tassés les uns aux autres, s'alignent et s'étirent de chaque côté d'une rue unique. Les granges et les façades sont jointives, d'où la dénomination de villages-rues, repérés par M. Genevoix qui raconte sa guerre en Meuse dans *Ceux de 14* : "Une rue très large, que bordent des maisons basses, écrasées sous des toits plats..." Jean Morette, illustrateur lorrain, dans *La Lorraine dans le temps* pose un regard sur la vie villageoise et évoque son attachement à la vie rustique d'autrefois : "...Leurs maisons sagement rangées sous la garde du vieux clocher font songer aux processions qui, autrefois, les jours de Rogations, lentement cheminaient par la campagne..."

Cette configuration de village-rue existe également en Europe centrale. Selon Jean Lanher, professeur à l'université de Nancy II, l'origine du village-rue se trouve probablement en République Tchèque (Bohême-Moravie); il aurait été importé en Lorraine au cours des invasions des Francs et des Alamans, du VIe au IXe siècle.

### Usoir et tour de volet

La grande rue, avec ses *usoirs*, était la partie vivante du village. La file de maisons serrées les unes contre les autres ne permet aux propriétaires de ne disposer que de deux dégagements, l'un vers la rue, l'autre vers le jardin, mais ce dernier est fermé par les vergers et les champs. La seule issue est tournée vers la rue. Entre les façades et la rue, délimitée par un large caniveau en pierre, est ménagé un espace libre, appelé *usoir*, qui transforme la rue en une véritable cour de ferme collective prolongeant l'activité agricole sur le devant de l'exploitation, identifiée sous un toit unique où cohabitaient humains, animaux et engrangements.

Cette sorte de cour, non privative et non close, est l'émanation d'une exploitation communautaire d'un espace appartenant au domaine public pour un usage privé, sous le regard attentif des voisins.

Ainsi chaque villageois pouvait user librement de cet espace collectif pour son compte personnel, sans toutefois se l'approprier ou le privatiser physiquement par un bornage ou une clôture qui entraverait la libre circulation.

Toutes les manifestations de la vie agricole trouvaient leur expression sur l'usoir où régnait un "désordre organisé", rythmé par le déroulement des activités quotidiennes ou saisonnières. On y voyait le tas de fumier, le "fumier odorant" de M. Genevoix, véritable baromètre de l'activité paysanne, comme l'indique l'expression "gros fumier, grand grenier". Le beau fumier lorrain qui offusque la vue des visiteurs étrangers était une manifestation de l'aisance et du bien ; souvent les garçons reluquaient le fumier avant de lancer une œillade à la fille... Le tas de bois, source d'énergie pour la cuisson des aliments et le chauffage, le matériel aratoire et celui du transport se trouvaient sur l'usoir. On y préparait les attelages avant les travaux. Le rémouleur y installait sa roulotte et sa meule. Le colporteur y présentait son haut coffre bourré d'articles rares, propageait les nouvelles et racontait les mérites des fausses reliques qu'il vendait. On y pratiquait la tonte des moutons et la monte des animaux sous le regard amusé ou interrogateur des enfants. On y tuait le cochon, qui assurait, et assure encore dans la diversité illimitée des fabrications charcutières, l'essentiel du répertoire carné. On y sciait et fendait le bois. Le matelassier, le rempailleur occasionnel et le maréchal-ferrant y exerçaient leurs activités. La rumeur et les ragots naissaient, enflaient et éclataient au milieu de cette agitation permanente.

Le soir venu, à la belle saison, toute la population s'y reposait et devisait sur les bancs de pierre, posés sur le *tour de volet*, devant les façades. On faisait "couarail", c'est-à-dire que l'on se délectait d'interminables bavardages, à la fraîche, en déroulant le film de la journée écoulée ou à venir, tout en occupant les doigts à écosser des pois ou des haricots, dénoyauter cerises ou mirabelles, tricoter, *ravauder* (réparer ou reprendre) les sacs en toile de jute en prévision de la moisson qui s'annonce... Ces veillées improvisées à la belle étoile s'agrémentaient des colportages de nouvelles, de la chronique villageoise médisante ou non, ou du récit très demandé d'un événement passé et mémorable par un vieux témoin de l'assistance. De ces larges échanges de propos parfois corrosifs, sont sorties bien des réputations faites ou défaites sur place, et aussi une solidarité pratiquement obligatoire, toujours entretenue par l'impossibilité de se couper d'un cercle aussi utile. À ce titre le couarail lorrain, est assimilable à la *toguna* (maison de la parole) des populations dogons, au Mali ou au *fromager*, l'arbre aux palabres sous lequel ouï-dire, contes et légendes donnaient du piment aux travaux...

Le tour de volet était une bande de terre privative, n'excédant pas 80 cm de largeur, tolérée par la commune, au pied des façades. Ce ruban végétal qui se déroulait suivant toute la longueur du village, avoisinant parfois le kilomètre, marquait une transition entre l'espace public, ouvert, affiché par l'usoir et l'espace privé, clos et secret, qu'est le logis. Tandis que les usoirs, encombrés par les troupeaux, tas de fumier, tas de bois, chariots... étaient dépourvus de toutes plantations, le tour de volet était une terre d'accueil pour les arbres fruitiers cultivés en espaliers, adossés au mur de la façade. Le poirier, hormis ses fruits et son aspect décoratif, avait un rôle sanitaire pour l'assèchement des murs de soubassement. Utilisé avant l'apparition des chéneaux, les anciens lui avaient assigné un rôle de *pompe écologique* fonctionnant par un phénomène d'évapo-transpiration : alors que le système racinaire puissant et développé puisait l'eau dans le sol, le vaste feuillage déployé en treillage ou en espalier contre la façade renvoyait celle-ci dans l'atmosphère. En été, le feuillage apportait une note de fraîcheur bienfaisante.

Aujourd'hui, la méconnaissance de certains néoruraux peu scrupuleux, leur manque de bon sens et de respect vis-à-vis des valeurs patrimoniales léguées par les anciens, rendent ce procédé naturel d'assèchement vulnérable lors des opérations de remise en état des façades auxquelles on a fait la peau par des décroûtages irréflechis et l'abattage systématique de poiriers parfois séculaires.

Il en est de même pour un précieux détail architectural tombé en désuétude et menacé à très brève échéance d'un oubli définitif. Il s'agit des pots à moineaux ou des nichoirs en terre cuite accrochés aux façades, ces petites maisons des oiseaux, étroitement solidaires des maisons des hommes. Elles attestent la permanente proximité et complicité de l'homme et de l'animal, notamment pour son rôle d'épurateur de la façade, au même titre que le poirier.

#### Voir sans être vu...

Parfois l'on pouvait s'offrir gratuitement et secrètement le spectacle de la rue, sans avoir à s'afficher au seuil de la porte.

L'unique fenêtre donnant sur la rue, la croisée à deux battants dont la fermeture était assurée par un fléau – pièce de bois basculant autour d'un pivot – ou par une espagnolette, était occultée au moyen de deux volets faits d'un cadre et de lames horizontales inclinables, pour assurer une climatisation naturelle, donner plus de jour et permettre la vue vers l'extérieur. Dès qu'un événement apparaissait, on se précipitait derrière ce rideau de scène improvisé, pour ne pas perdre une miette du théâtre qui se jouait à quelques mètres de là, à l'insu des acteurs.

Cette fenêtre pouvait être flanquée d'un petit oculus circulaire, ovale ou en forme de losange sous lequel était installée la pierre à eau, ancêtre du lavabo. Là, avant la messe du dimanche matin, le maître de la maison, barbouillé de savon, le rasoir-couteau à la main, le petit doigt levé, consciencieusement, se faisait la barbe...

Le sud meusien offre une diversité d'œils de bœuf finement ouvragés et ciselés de ce type, filtrant non seulement la lumière du jour, mais surtout la vue sur l'usoir au travers d'une dentelle de pierre délicatement taillée.

Lamelles de bois ou résille stylisée en pierre, telles étaient les paupières des façades meusiennes qui distillaient la vie publique jusque dans l'intimité de l'espace domestique en ne laissant rien perdre du spectacle de la rue. Ce dispositif n'a rien à envier au moucharabieh des pays musulmans, où une petite grille de bois ouvragé, placée devant la fenêtre permet de voir sans être vu.

#### Flamande, tige de botte et homme debout

Les maisons meusiennes sont très profondes, au toit unique, immense, en pente douce. L'obligation de disposer d'un volume d'engrangement accessible aisément, exige une charpente audacieuse aux supports peu nombreux mais colossaux, reposant sur un socle en pierre et montant de fond en comble. Les charpentiers locaux les nomment *hommes debout*. Taillés dans des troncs de chêne grossièrement équarris de section carrée, parfois décroissante par niveaux jusqu'au sommet, ils peuvent atteindre jusqu'à dix mètres de hauteur.

Ces toitures lorraines à faible pente, qui constituent un isolat méditerranéen exceptionnel dans le grand Est français, sont recouvertes de tuiles creuses. Il paraît difficile d'attribuer une origine antique à ces tuiles de type canal, bien que la vallée de la Meuse ait subi une première occupation par les domaines gallo-romains et par le tracé de la voie romaine Lyon-Trèves.

Les tuileries artisanales étaient très nombreuses, le tuilier y travaillait en famille aidé de son épouse et de ses enfants. Tandis que l'homme mettait en forme la *tégula*, tuile plate aux bords relevés sur un moule, il n'était pas rare de voir sa femme relever ses jupes, poser la jambe sur un tabouret pour façonner l'*imbrex*, à partir d'une plaque d'argile modelée autour du galbe de la cuisse préalablement saupoudrée de sciure de bois ou de sable à lapin, pour éviter que la terre grasse n'attache à la peau. Ainsi était fabriquée la célèbre tuile lorraine appelée *tige de botte*, fleurant bon le terroir et la sueur... Le toit meusien, est si proche de la nature qui l'environne, qu'il est le prolongement des champs à lanières dont les sillons réguliers de la terre fraîchement labourée, nous offrent une diversité de textures et de tonalités, le vieillissement créant une large palette allant de l'orange vif au rose, au jaune pâle jusqu'au gris usé.

Les maisons se présentent comme un bloc étiré, sous un toit unique à deux pans allongés, l'un vers la rue, l'autre vers le jardin. La division interne au niveau du plan, crée trois travées parallèles correspondant au logement des humains, des animaux et aux engrangements. La travée habitation de la maison aligne trois pièces, une cuisine centrale encadrée par une chambre en façade et une autre sur la cour-jardin.

Cette cuisine, vaste point de rassemblement de toute la vie familiale, est nécessairement borgne, on y accède par un long couloir traversant la maison, de l'usoir au jardin. La mitoyenneté des maisons commande cette composition singulière, obligeant les occupants à prendre la lumière sur le toit, le plus près possible du faitage, au moyen d'une *flamande*. La lumière est captée par un châssis vitré, traverse le grenier dans un conduit en forme de tronc de pyramide en bois et torchis, aux parois chaulées pour ne pas perdre une miette de luminosité, puis tombe du plafond pour éclairer la cuisine. La cuisine est véritablement le centre de commandement de la maisonnée, organisé autour de l'âtre, seul signe de vie permanente, quelle que soit la saison. C'est le cœur de la maison, où tout converge, où se transmettent les légendes et tout ce qui constitue la tradition.

Éclairé par la divine lumière, c'est sous la flamande, ce puits de lumière inspiratrice, que le maître des lieux prend les décisions, qu'il exerce son pouvoir familial et qu'il planifie les journées de labeur. C'est là aussi que l'on échange ou que l'on troque, *espionné par l'œil céleste*, jambon fumé ou saucisson décroché de la hotte de la cheminée, contre une livraison d'eau-de-vie de mirabelle. Le cas échéant le visiteur peut quitter l'hôte discrètement avec sa cargaison, à l'abri du charivari de l'usoir et des regards extérieurs, en s'échappant par le jardin et les vergers pour regagner son logis.

#### Une parcelle de vie privative

Un interminable corridor sombre et étroit, traversant la maison dans toute sa longueur, permet de quitter le tumulte de la grande cour communale – la vitrine pittoresque des travaux et des jours du village – pour s'enfoncer dans les senteurs et l'intimité du jardin attenant à la façade arrière. Symbole d'une vie idyllique et champêtre, ce lieu comparable aux jardins de curé possède un charme singulier.

Contrairement à l'usoir, le jardin et le verger lui faisant suite, sont privatifs et cadastrés. Ils s'étirent en de longues lanières, délimitées par une haie de charmillles, une clôture en fil de fer barbelé, un muret de pierre sèche où les interstices et les chicanes laissés entre les pierres deviennent aujourd'hui les derniers refuges naturels pour la flore et la faune de nos jardins. Le muret en pierre sèche est le symbole du savoir-faire populaire et du travail artisanal fait de patience et d'amour. Les villages meusiens sont innervés d'innombrables murs et murets servant à retenir les terres des jardins, des vergers, des chemins ou à délimiter les parcelles. Il faut noter avec quel goût ces pierres sont disposées et alignées. Aussi sommes-nous peu nombreux à nous émouvoir à la vue de l'état d'abandon ou de restaurations approximatives montrant un empilement grossier de pierres dans un désordre ruiniforme du plus mauvais effet ou camouflé derrière un coffrage de béton armé...

Sur un fil installé le long de l'allée centrale du jardin, le linge étendu, déplié, était ostensiblement offert au grand air ou à la voisine qui se tordait le cou au-dessus du muret de séparation, pour essayer d'analyser l'étendoir et de glaner un détail pour en faire usage ailleurs.

Au retour du lavoir, les propos échangés entre deux lavandières se faisaient presque toujours à voix basse, au travers de la haie ou du grillage. On continue à évoquer ses tracas quotidiens, à jacasser ou à médire. De ce petit *confessionnal* à ciel ouvert, peut naître la rumeur qui ne tardera pas à courir les rues du village...

#### Arbres et croix, symboles du territoire

Image de la vie, l'arbre l'était encore davantage lorsqu'il était planté à la naissance ou au mariage d'un enfant.

La plantation se faisait rituellement contre le mur de façade lors de la cérémonie de prise de possession de la maison, mais il arrivait qu'elle se fasse à la sortie du village comme pour présumer de son extension future. Ainsi aux Vouthons, dans le sud meusien, il était d'usage, lors de la naissance d'un enfant, de planter un merisier le long de la route départementale D 966. Selon Marc Lechien, paysagiste, l'essence choisie était toujours une essence fruitière, car ce n'était pas la longévité ni la prestance ou la majesté qui comptait mais la fécondité et la richesse à venir. "*Dans le cas du mariage, l'arbre est à l'image du couple, il porte en lui des fruits à naître. Dans le cas de la naissance on souhaite que l'enfant, comme l'arbre, donne un jour à la communauté les fruits du travail de ses sèves. Dans le cas d'un mariage, les nouveaux époux étaient tenus dans la première année de leur union de planter et d'entretenir chacun un arbre fruitier sur le bord des chemins, routes ou autres lieux qui leur étaient indiqués. Ces coutumes montrent que jusqu'à la fin du XIXe siècle ces populations possédaient comme une évidence le sentiment de l'intime solidarité de l'homme et de la nature*". Aujourd'hui, rares sont les espèces encore vivantes, sacrifiées lors des travaux d'élargissement ou de recalibrage des chemins ou des routes départementales.

Les abords du village meusien étaient fréquemment constellés de noyers. Durant les fortes chaleurs zénithales de l'été, on y attachait les animaux de trait, pendant que le maître cassait la croûte ou faisait la sieste. Non seulement, on profitait de l'ombre intense et bienfaitrice, mais surtout on composait avec le *pouvoir insecticide* naturel du noyer qui a l'étonnante faculté d'éloigner toute espèce d'insectes (frelon, guêpe, taon, etc.) dont la piqûre peut avoir de fâcheuses conséquences pour l'homme et pour l'animal. Le noyer était aussi symbole de richesse ; les nombreuses variétés plantées assuraient une production très diversifiée d'huiles et un complément de sources de revenus non négligeable : huile à cuisiner, huile à assaisonnements (la plus fine), huile à soigner les cuirs (harnais, chaussures), huile à frotter les meubles, lampe à huile, peinture...

La solide foi paysanne est évoquée de façon tangible par la présence de calvaires et de croix de chemins. Pour le paysan analphabète, l'image ayant une importance et une efficacité absolues, ils sont les signes de la piété omniprésente jusque dans l'univers du travail. Ils sont aussi les signes d'identification du territoire habité, du territoire cultivé.

Les calvaires et les croix de chemins étaient souvent accompagnés d'un ou plusieurs arbres majestueux : les frondaisons opulentes abritaient des ardeurs du soleil et de la pluie le passant qui venait se recueillir. La monumentalité de l'arbre donnait au calvaire ou parfois à une chapelle isolée une importance dans le paysage qui permettait de l'apercevoir de très loin comme un petit clocher secondaire.

#### **Éclectisme et mythologie antique : les lavoirs meusiens**

*“Hic nimphae agrestes effundite civibus urnas”* : cette inscription sur la frise dominant la colonnade du lavoir semi-circulaire d'Houdelaincourt, construit en 1851 par Lerouge, architecte à Commercy, est représentative de la fièvre constructrice qui anima la grande vague d'hygiénisation des campagnes meusiennes au cours de la première moitié du XIXe siècle. Quatre colonnes à chapiteaux doriques portent l'attique, ce linteau monumental, orné et frappé de sa devise en latin : ainsi traduite *“Ici, nymphes champêtres, déversez généreusement vos urnes pour les citoyens”*.

Avant cette période, la vie rurale s'organisait en fonction de la proximité des points d'eau et de leur facilité d'accès. Les histoires d'eau occupent une place importante dans les archives communales, l'eau est précieuse, revendiquée, la plupart du temps insuffisante et de qualité médiocre. La première utilisation de l'eau est vitale, c'est la boisson des humains. Pour éviter des trajets fastidieux, on creuse des puits à proximité immédiate des maisons, en général sur l'usoir où trône le tas de fumier. Le purin s'infiltré peu à peu, de même que les eaux sales charriées par la rue, l'eau puisée devient souvent insalubre, induisant des risques graves de maladies, typhoïde ou choléra. De 1826 à 1837, l'épidémie de choléra qui sévit en France fait 600 000 morts. En 1832, sur 12 000 cas recensés en Meuse, 4 000 sont mortels, d'où les nombreux cimetières du choléra encore visibles dans le département.

Avant la découverte du bacille, on ignore la nature de la maladie. On tente de l'éradiquer par des remèdes empiriques. Heureusement l'observation de certains phénomènes amène des mesures qui se révèlent sensées : blanchir le linge, éviter tout contact avec les déjections animales et humaines... Les avancées médicales apportent peu à peu la preuve que les mauvaises conditions d'hygiène entraînent la prolifération de certaines maladies. L'État prend conscience du besoin impérieux de légiférer pour établir des mesures de salubrité publique.

Sous l'Ancien Régime, l'équipement des campagnes dépendait du bon vouloir de la noblesse locale. La République entend doter toutes les communes des mêmes aménagements. Il s'agit d'un geste politique majeur : prouver que l'État prend en égale considération tous les citoyens, même au plus profond des zones rurales.

Le décret du 14 décembre 1789, portant constitution des municipalités, leur donne toute liberté en matière de gestion budgétaire communale : *“les communes sont tenues de garantir aux habitants des bonnes conditions de salubrité. C'est à elles qu'incombe la charge de concrétiser les équipements nécessaires”*. À partir de cette date, les municipalités vont se lancer dans une grande vague de construction d'édifices liés à l'hygiénisation des campagnes.

Autrefois les lavoirs étaient établis en plein vent, à ciel ouvert, là où des générations de femmes avaient pour habitude de battre le linge sur une pierre simplement posée sur la berge.

Progressivement les pierres éparses disposées sur la berge, seront remplacées par une longue pierre de battage unique, disposée parallèlement à l'axe du cours d'eau suivant la longueur de l'édifice. Néanmoins, ces lavoirs placés au fil de l'eau peuvent souffrir du caprice du temps : un déficit d'eau en période d'étiage peut succéder à une vague d'inondations hivernales. Les femmes devaient alors parcourir plusieurs kilomètres pour trouver un endroit propice. Il fallut donc trouver une solution pour adapter le niveau variable de la rivière à celui de la pierre de battage. C'est alors que l'on construisit des lavoirs à gradins, reprenant la forme du lavoir à pierre de battage unique, mais de largeur plus importante, pour accueillir un, deux, voire trois niveaux de marches en pierre de taille où prennent place les lavandières avec leurs *chabots* ou *carrosses*, sorte de caisses en bois, rembourrées de paille ou de vieux chiffons, ouvertes sur l'un des côtés, dans lesquelles elles se mettent à genoux pour atteindre le niveau de l'eau. Une autre solution, plus dynamique, pour pallier les variations saisonnières du régime de la rivière, consistait à créer des lavoirs à planchers mobiles.

Cependant, en cette période de graves épidémies, le fait de laver un linge contaminé dans un lavoir au fil de l'eau risque de souiller toute une rivière et propager la maladie à l'ensemble des riverains situés en aval. Lorsque le village est pénalisé par une hydrographie déficiente ou lorsqu'il est trop éloigné d'une rivière, ce qui rend les trajets longs et pénibles pour les lavandières, l'unique recours est de capter une source qui hormis le lavoir, alimentera une ou plusieurs fontaines.

Il était nécessaire d'acheminer une eau pure, limpide, courante, abondante, régulière, à partir d'une source ne tarissant jamais. Le précieux liquide était alors conduit de différentes façons :

- Des tuyaux en grès ou en terre cuite fabriqués sur un tour de potier. Leur faible longueur rendait difficile le problème de l'étanchéité à cause du nombre important de raccords. Cette étanchéité était un souci constant pour les municipalités : les registres de délibérations mentionnent de façon constante des interventions sur ces canalisations.
- Des tuyaux en bois, appelés files, qui présentaient l'avantage d'être travaillés sur place au moyen de tarières, ou au feu au moyen de barres de fer portées au rouge.

- Grâce à la présence des fonderies de Vaucouleurs et de la vallée de la Saulx, le tuyau en fonte s'est généralisé pour remplacer progressivement et massivement la terre cuite. Avec l'apparition de la fonte, les canalisations poseront moins de problèmes, car la longueur des tuyaux augmente considérablement, ce qui réduit d'autant le nombre de raccords et par conséquent les risques de fuites.

### Une architecture savante dans nos campagnes

Le point d'honneur de cette course à l'équipement des campagnes est la création des lavoirs, qui apportent le progrès de l'hygiène individuelle et participent à une meilleure organisation des lieux d'usage de l'eau. La santé publique est même considérée comme un facteur de progrès et d'évolution du pays, mission est donnée à l'école primaire élémentaire d'enseigner les vertus de la propreté.

Soucieuses de grandeur et aidées de finances confortables, grâce notamment à la vente des bois du *"quart en réserve"* qui dégageait des sommes considérables, les communes cèdent à la tentation du beau. Les architectes départementaux sont chargés d'étudier des projets qui doivent satisfaire la volonté de prestige des édiles et flatter leur fierté. Les lavoirs et les fontaines partagent deux particularités : d'une part, ils participent à la célébration de la conquête et de la domestication de l'eau, d'autre part, leur emplacement ostentatoire au centre de la commune ou en bordure de la Grande Rue ou de la Rue Haute, nécessite un effort architectural particulier. Il faut que la bâtisse impressionne et qu'elle attise la jalousie des communes environnantes. Le lavoir représente désormais les nouveaux pouvoirs politiques du maire et du conseil municipal ; il est indicateur de prospérité et de bonne santé financière communale. À son rôle utilitaire, le lavoir ajoute l'expression d'une politique nationale, dont la municipalité est le maillon local. Si tous les citoyens bénéficient des progrès scientifiques (hygiène), techniques (captage, construction) et de confort, c'est grâce à la volonté politique.

Des architectes meusiens de talent sont mis à contribution et quelques noms se taillent une solide réputation en matière de lavoirs : Oudet, Pernot, Lerouge, Guiot, Thiébaud...

Recourir aux services d'architectes et d'ingénieurs civils compétents constitue la garantie de la réussite esthétique et technique de l'ouvrage. Les architectes, formés pour la plupart à Paris, se plaisent à puiser aux sources de la Renaissance italienne, mais font surtout référence à l'Antiquité où l'on n'hésite pas à donner à ces petites constructions, des allures de temples ou de sanctuaires consacrant l'eau. L'Empire puise son inspiration dans la Rome impériale alors que les balbutiements de la République saluent l'héritage démocratique de la Grèce. Vers 1810, au moment où Napoléon est hanté par l'idée impériale, il comprend que les architectes peuvent l'aider à affirmer sa puissance en élevant des édifices grandioses, offrant une admirable harmonie de proportions.

Le lavoir de Halles-sous-les-Côtes, dans le nord meusien, en est la meilleure illustration : son péristyle grec, aux lourds piliers doriques, semble tout droit échappé de la vallée des Temples d'Agrigente en Sicile ou de Paestum, près de Naples.

L'art égyptien, alors en vogue dans le beau monde parisien après la bataille des Pyramides en 1798 et les travaux de Champollion n'est pas oublié. La mission scientifique qui accompagne Bonaparte dans son expédition en Afrique, fit régner pendant quelques années la mode égyptienne. Les lauriers cueillis au pays des Pharaons inspireront la créativité des architectes et des ingénieurs civils.

A Mauvages, Théodore Oudet en 1831, profita de cette vague d'égyptomanie pour édifier le lavoir en hémicycle aux chapiteaux papyrifères, surmontés de coquilles marines évoquant le symbolisme propre à l'eau. La corniche est frappée de l'aigle, emblème impérial de Napoléon. Ses ailes déployées évoquent les lignes brisées de l'éclair, le feu céleste d'une puissance immense. Sur l'entablement, dans l'entrecroisement, on peut lire trois inscriptions, dont l'une magnifie et vénère le précieux liquide enfin domestiqué : *"Bel élément, source limpide, que l'art conduisit en ces lieux, porte notre hommage et nos vœux, vers ta nymphe timide"*. La couverture en zinc, imitant les feuilles de plomb en usage sur les temples antiques, est portée par un modèle audacieux de charpente cintrée, à étré sillons et clavettes, à la Philibert Delorme. La statue centrale dite du *Déa*, est une copie d'Antinoüs, jeune grec d'une grande beauté, favori de l'empereur Hadrien qui a inspiré de nombreuses sculptures antiques, dont celles du Capitole de Rome. La statue est probablement empruntée à deux autres édifices parisiens : le péristyle de l'hôtel de Beauharnais et la fontaine égyptienne de Bralle, rue de Sèvres.

Le lavoir d'Houdelaincourt étonne tout autant. L'édifice est flanqué de deux gigantesques tritons grimaçants, s'enroulant autour d'un trident, le tout sur fond de décor aquatique. Le trident est l'attribut de Poséidon, maître de l'élément marin mais aussi des eaux douces, des nymphes et des espèces maléfiques qui peuplent les rivières et les sources ; il concourt en dissipant l'humidité, à la fertilité des champs car il est souvent considéré comme une divinité agraire.

Cette fontaine-temple, figure en bonne place près de l'ancienne Voie royale conduisant à Nancy. Le plan en hémicycle, les murs courbes en pierre de taille finement appareillée, le décor emprunté aux éléments aquatiques de la mythologie gréco-romaine, font de ce temple du linge un petit chef-d'œuvre qui a ses références dans l'architecture ostentatoire des théâtres néo-classiques.

En 1838, Théodore Oudet éleva le lavoir et la Grande fontaine de Lacroix-sur-Meuse. L'unique baie centrale est flanquée de deux statues anthropomorphes en pierre d'Euville, garantes et protectrices d'une eau claire, abondante, exempte de maladies... : à gauche, Amphithrite en cariatide, épouse de Poséidon, dieu grec de l'élément aquatique ; à droite, Neptune en atlante, dieu romain de la mer, identifié à Poséidon.

Le lavoir d'Hattonchâtel, un modèle d'architecture de la reconstruction, au style très particulier, a été construit en 1921 sur les ruines de l'ancienne forteresse fondée en 859 par Hatton, évêque de Verdun, entièrement détruite au moment de la Grande Guerre. Heureusement, Miss Belle Skinner, une richissime Américaine tomba éperdument amoureuse du site et le destin de ce village pittoresque bascula. L'enfant du Massachusetts dépensa sans compter pour que Hattonchâtel retrouve sa splendeur d'antan ; elle fit reconstruire le château, la mairie-école et le lavoir. L'édifice est d'inspiration médiévale, la façade arrière comporte des chapiteaux ornés de style néo-roman. Ici, l'architecte a voulu reproduire la figure animalière ou humaine traduite de façon si naïve, qu'il en arrive à des déformations monstrueuses. Pour améliorer leur confort, les lavandières disposaient d'un bassin de lavage surélevé, autour duquel elles *lessivaient* debout.

### Ornementation

La pierre a pris une part importante dans la construction et le décor des fontaines et des lavoirs. Elle est incontestablement le matériau naturel le plus présent en Meuse qui a légué des œuvres artistiques remarquables. C'est surtout dans l'ornementation que la pierre d'Euville, de Savonnières, de Brauvilliers a été exaltée grâce aux architectes qui confièrent à de talentueux sculpteurs la décoration de leurs œuvres.

L'activité des sculpteurs nous transporte dans l'Olympe du culte de l'eau où l'on voit défiler une série considérable de sujets mythologiques. Bestiaire et flore aquatique, divinités marines, naïades, monstres grimaçants, chérubins potelés et joufflus chevauchant un monstre marin, tritons, dauphins, cygnes... mêlés aux doucines, cavets, modillons et autres chapiteaux doriques ou corinthiens ; tous ces éléments cherchent à exprimer par leur finesse, la volonté de l'artiste qui entend être l'interprète des grandes pensées de son temps, en l'occurrence puissance et durée, et de l'idée directrice du XIXe siècle, le progrès.

Entre 1840 et 1890, les fonderies meusiennes proposaient une gamme extraordinaire de produits moulés, réunis dans des catalogues ou des albums commerciaux riches de plusieurs centaines de pages : ornements, bustes, statues, colonnes, fontaines monumentales, candélabres, mascarons, vases... Les usines de Tusey près de Vaucouleurs, Montiers-sur-Saulx, Ecurey luttèrent de richesse et de variété dans l'assortiment de leurs modèles. Très prisés, les catalogues se multiplièrent... Les architectes meusiens ont su tirer parti des ressources et des combinaisons multiples qu'offraient les ornements issus du catalogue pour parfaire ou valoriser leurs monuments.

### Une référence nationale

Face à l'arrivée de matériaux inédits, tels que la fonte produite dans le sud Meusien qui engendre des possibilités nouvelles et l'acier tiré de la sidérurgie naissante dans le Pays Haut, les architectes balbutient avec les techniques de mise en œuvre, c'est pourquoi ils sont amenés à collaborer étroitement avec les ingénieurs.

La profession d'ingénieur civil va donc se structurer en France après la création de l'École centrale des arts et manufactures en 1829. L'ingénieur Dillon de Nonsard, fraîchement diplômé, signe le lavoir de Billy-sous-les-Côtes ; grâce à l'affinement des techniques de calcul, il dessina l'élégante charpente métallique cintrée, utilisant les produits sortis des laminoirs de Longwy. ABilly-les-Mangiennes, l'architecte s'inspira du modèle des Halles de Baltard à Paris : technique innovante tant au niveau de la structure métallique couvrant un édifice de plan carré, qu'au niveau de l'éclairage et de la ventilation assurés par un lanterneau.

Les lavoirs nécessitaient une charpente qui permettait de singulariser l'édifice et d'attirer l'attention du passant. L'étude et la réalisation des charpentes ont joué un rôle capital dans le développement des nouvelles techniques constructives initiées par les ingénieurs civils. Les petits édifices publics ruraux construits durant la première moitié du XIXe siècle ont servi de laboratoire d'étude et de mise en application des procédés issus de la technologie industrielle éclose en Lorraine.

En 1868, alors qu'il était Inspecteur général du Service des monuments historiques, Viollet-le-Duc fit une déclaration à propos du sous-équipement des campagnes françaises en matière d'édifices publics. Il chargea Félix Narjoux, architecte de la ville de Paris, de recenser les quelques rares édifices publics français (mairie, presbytère, école communale, lavoir, marché, halle, abattoir...). Les exemples choisis – comme des types irréprochables, comme des édifices réunissant toutes les qualités essentielles – furent rassemblés dans l'ouvrage de diffusion nationale *Architecture Communale*.

Félix Narjoux, auteur de l'ouvrage, a établi de nombreuses recommandations techniques concernant les lavoirs. Eugène Viollet-le-Duc, dans la préface, vante les qualités de ces petits édifices qui pour une fois ne concernent pas la ville, mais, au contraire serviront et embelliront nos campagnes. Il dit à ce propos : *"Il y a souvent plus d'art dans une petite fontaine de village, dans un lavoir montrant à tous la réalisation sincère et judicieuse d'un programme, que dans certains édifices somptueux dont le mérite le plus réel est de faire dire à chacun : ceci a dû coûter bien cher !"*.

Cet ouvrage fut destiné aux architectes de province, pour *"les encourager à créer des œuvres innovantes, fonctionnelles et riches de qualité, conformes aux besoins du pays, à la nature des matériaux et au mode admis par les ouvriers locaux"*. Durant son tour de France, F. Narjoux remarqua le lavoir de Neuville-sur-Ornain tant son ingéniosité contribua à améliorer le confort et les gestes des lavandières.

Le principal inconvénient rencontré dans les lavoirs était la maîtrise et la gestion de l'eau, non seulement l'eau propre mais surtout l'eau savonneuse car l'eau sale produite par une laveuse, passe devant celles placées en aval. L'eau propre n'existe en réalité que près de la goulotte d'arrivée.

L'eau savonneuse, d'une densité plus forte que l'eau pure, descend au fond du bassin et ne s'écoule jamais par le déversoir de l'extrémité : seule, la surface de l'eau se renouvelle. Il s'ensuit un encrassement du bassin qui, outre la vidange, nécessite son nettoyage ; chaque semaine, le garde champêtre consacre une journée au nettoyage et au curage complet des bassins. Cette opération interrompt le service du lavoir ; c'est pourquoi différents moyens ont été expérimentés afin d'en assurer une utilisation permanente. Une technique des plus ingénieuses a été employée par M. Demoget, ingénieur civil à Bar-le-Duc, dans la construction du lavoir de Neuville-sur-Ornain où l'installation est si heureusement pensée que les inconvénients précités ont été tous adroitement évités : chaque lavandière a sa propre unité d'alimentation d'eau devant elle, le lavage s'opère toujours dans de l'eau propre, les eaux sales sont rapidement entraînées et la vidange des bassins se fait sans difficulté. C'est pour ces diverses raisons que F. Narjoux, impressionné par l'architecture de ce bâtiment à lanterneau central et par les aménagements intérieurs exemplaires qui facilitaient la tâche des lavandières, fit de ce lavoir unique en Meuse, une référence nationale et qu'il le consigna dans les deux tomes de son ouvrage.

#### **Mairie-lavoir, symbole de répartition sexuée des rôles**

De nombreux villages meusiens profitent de l'arrivée de l'eau en leur centre, non seulement pour épargner de longs trajets aux lavandières mais aussi pour rationaliser l'espace communal. Le lavoir cesse alors d'être pensé isolément et s'intègre dans un schéma d'aménagement beaucoup plus vaste ; on regroupe plusieurs équipements dans un même périmètre. Les édiles municipaux sont flattés par ces édifices qui impressionnent aussi les habitants et magnifient la propreté ; nombre de lavoirs seront alors associés aux mairies.

Les mairies-lavoirs se distinguent des autres constructions par une architecture typée qui permet une lecture immédiate de la double fonction, municipale et hygiéniste. Ces bâtiments remarquables ont aussi une double visée didactique : ils scellent l'union du pouvoir communal et de l'eau et ils s'adressent aux citoyens comme pour leur rappeler que la propreté fait désormais partie de leurs devoirs civiques. La construction des mairies-lavoirs a souvent été l'occasion, à l'intérieur des villages, d'opérations d'assainissement ou d'urbanisme tout à fait dans l'esprit d'un siècle amateur de régularité et d'ordre, et d'un certain appareil dans l'exercice des fonctions officielles. À Neuville-les-Vaucouleurs, la municipalité a intentionnellement construit une mairie-lavoirécole, rassemblant sous un édifice unique, les trois symboles majeurs exprimant Edilité, Hygiène et Education. À Mont-devant-Sassey, le monument, plein d'élégance et de sérénité où l'académisme n'est pas pesant, reproduit un *casino* de style palladien, témoignage de l'influence de la Renaissance italienne sur l'éclectisme au milieu du XIXe siècle.

Les services utilitaires (bassins de lavage et rinçage, puisard, abreuvoir...) sont installés au rez-de-chaussée, souvent voûté et ouvert par des arcades ou une colonnade, tandis que les salles de réunion et bureaux occupent des places hiérarchisées à l'étage noble. Ces édifices sont conçus suivant un code invariable qui les rend aussi identifiables que les églises : on utilise volontiers un vocabulaire architectural comme bandeaux et corniches, un fronton de style dorique ou ionique... Des attributs esthétiques emblématiques concourent à définir encore davantage cet édifice : un balcon ou un escalier monumental et ouvragé placé au centre de l'édifice imprime l'ascension, synonyme d'ordre et de pouvoir.

Les mairies-lavoirs symbolisent la répartition sexuée des rôles : à l'étage, le bureau des édiles – des hommes – qui débattent des affaires publiques et communautaires ; au rez-de-chaussée, le temple du linge réservé aux femmes – "*les mauvaises langues*" ou "*les poules d'eau*" – qui gèrent les affaires privées, domestiques voire intimes. Le lavoir, la lessive, ainsi que tout ce qui touche à la tenue du foyer, reste l'affaire exclusive des femmes ; annexe de la maison, le lavoir est leur domaine réservé.

#### **Le lavoir, domaine de la femme**

Seules les femmes ont le pouvoir d'élever le linge à la propreté, de laver la "*peau de la peau*". Si le lavoir est le lieu de peine des femmes, il est aussi celui de leur plaisir et de leur liberté. La bonne humeur règne et les rires les aident à supporter l'âpreté de leur tâche. Elles se livrent avec entrain au grand déballage ou aux commérages. Marie Rouanet, l'Occitane, poète, vivante mémoire de la femme aux prises depuis toujours avec le travail du linge, nous livre dans *Ces maisons de l'eau*, ce qui se voit et se dit, sans rien en perdre : "*Il arrivait qu'un cache-corset luxueux passât de mains savonneuses en mains savonneuses et les femmes pleines d'envie regardaient les initiales brodées à hauteur du sein dans un ovale ou un losange ajouré. Elles admiraient une chemise d'homme à plastron plissé, en lin, lisse sous les doigts autant que de la soie. Et toucher ces pans aussi légers que des linons de femmes qui enveloppaient la nudité du bel homme riche en souliers fins était presque une indécence*".

De toutes ces choses venues du lavoir, l'homme n'aurait que des échos à demi-évanouis, parfois seulement des soupçons, de toute façon il n'y est que rarement admis. Ces femmes robustes au franc-parler légendaire et aux conditions de travail peu enviables, besognent sans répit. Émile Zola, dans *L'assommoir* nous le confirme.

#### *Le lavoir, miroir de divination*

À Delouze, le lavoir Saint-Pierre de Vérone était utilisé par des femmes qui avaient la capacité de lire la vie ou la mort : si une lavandière jetait le drap d'une personne malade sur le bassin et que le linge flottait à la surface de l'eau, c'était bon présage pour le malade qui pourra recouvrer la santé et survivre. Lorsque le linge coulait à pic, les lavandières présentes autour du bassin étaient depositaires, bien avant tout le monde, d'une information ou d'une rumeur qui venait de naître et fera bientôt le tour du village : la mort prochaine d'un enfant du pays.

### *Le lavoir, lieu d'initiation et d'éducation*

Si la forge est, pour le petit garçon, le lieu d'apprentissage de sa future vie d'homme, c'est au lavoir que la petite fille, bien avant de savoir lire, commence à feuilleter le grand livre du linge. Elle vient écouter les conversations et y recevoir les bases de son éducation de femme, contrainte pour une vie durant, à être, outre une épouse de paysan, une laveuse de lessive...

### **Conservation de la dimension historique et des valeurs immatérielles du patrimoine meusien**

Nombreuses sont les communes meusiennes qui, après avoir négligé d'entretenir ou même détruit leur patrimoine, montrent un regain d'intérêt pour sa dimension historique et les valeurs immatérielles qu'il renferme. Elles prennent conscience de sa valeur identitaire et de l'atout touristique qu'il représente... Or il s'agit, pour une catégorie de petit patrimoine, d'un travail de main-d'œuvre pas forcément qualifiée, mais requérant des compétences techniques particulières fidèles aux connaissances héritées de la vie rurale pour redécouvrir les tours de main ou retrouver l'usage et la maîtrise des matériaux d'autrefois.

### **Formation d'animateurs techniques de chantiers d'insertion**

Depuis plusieurs années, le CAUE (Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement) de la Meuse intervient dans la restauration du patrimoine rural non protégé (lavoirs, ponts, fontaines, égayoirs, pavage, murs de pierre sèche, anciens cimetières, chapelles, croix de chemins...) à la demande des collectivités publiques.

Cette expérience lui confère une connaissance fine des spécificités architecturales et techniques meusiennes. Sur ce thème, le CAUE réalise globalement deux formes d'actions : des conseils en amont des projets, à la demande des maîtres d'ouvrage publics ou privés, et des actions à vocation pédagogique et culturelle pour tout type de public.

À partir des conseils du CAUE, les collectivités publiques ont différentes possibilités pour concrétiser leur projet.

Aujourd'hui, une proportion non négligeable de communes confie les travaux à des chantiers d'insertion encadrés par des moniteurs techniques.

Ces moniteurs, de formations diverses, jouent un rôle important dans le bon déroulement du chantier et dans la qualité des réalisations. Cependant le CAUE a été amené à constater les difficultés techniques rencontrées sur certains chantiers et la qualité parfois discutable des réalisations.

Dans le cadre de son rôle de formation, le CAUE a proposé d'organiser un cycle de formation des *moniteurs techniques d'insertion* à la restauration du petit patrimoine ancien.

L'objectif de cette formation est double : se donner des moyens pour assurer la qualité des réalisations et donner plus de chances de réussir l'insertion sociale par un travail valorisant chaque ouvrier dans une formation qualifiante pour lui-même et inscrite dans une démarche d'intérêt général.

Pour préparer ces modules de formation, le CAUE a réalisé dans un premier temps une phase de diagnostic et d'évaluation des compétences des moniteurs pour adapter la formation au plus près de leurs besoins.

Cette phase d'analyse a permis de réaliser une proposition de formation qui été présentée pour avis à la direction de la Solidarité du conseil général et à la cellule RMI de la préfecture.

Le CAUE de la Meuse a donc créé des programmes de formation ouverts aux *moniteurs techniques*, c'est-à-dire aux responsables de l'encadrement des chantiers d'insertion opérant dans la conservation et la restauration du patrimoine, plus particulièrement, des petits patrimoines ruraux. Les programmes ont pour ambition de former, de sensibiliser et d'apporter une petite culture architecturale à des travailleurs en difficulté, chômeurs de longue durée, RMistes ou jeunes en difficulté, marginaux ou abîmés socialement, néanmoins prêts à se réinsérer dans la collectivité. Toutes les ressources disponibles au niveau du département ont été utilisées : professionnels du bâtiment (maçon, couvreur, tailleur de pierre, ferronnier d'art, menuisier, poseur de pavés, spécialiste de la restauration des murs en pierre sèche...), de la conservation (techniciens des archives départementales de la Meuse, historiens, ...). Les programmes comportent des cours magistraux, des travaux en atelier, des interventions en chantier réel, des visites thématiques de sites (patrimoine culturel, patrimoine lié à l'eau...). Tout un volet s'intéresse à la lecture de plans (cadastres anciens, plans d'archives, devis datant de l'époque de construction...), à la représentation graphique des différents styles d'architecture, à la pathologie des constructions anciennes mais aussi à l'étude des matériaux nouveaux adaptés à la restauration.

### **Bilan du chantier d'insertion**

Le chantier d'insertion sociale est un lieu d'éducation et d'acquisition de savoir-faire individuel dans la réalisation d'un projet collectif qui met l'accent sur la vie de groupe et la relation avec les autres.

Exclus du monde industriel ou artisanal, les ouvriers trouvent au sein des chantiers les indispensables repères (affectifs et techniques) nécessaires à un parcours de réinsertion. Les exigences d'une restauration à mener dans les règles de l'art, vécues au début comme des barrières, lorsqu'elles sont surmontées, favorisent la prise de confiance en soi et permettent la marche vers l'autonomie.

Moment privilégié d'échange et de rencontre, les chantiers permettent d'avoir une approche du patrimoine architectural dans sa dimension historique et sociale.

Dans la *zone rouge* de Verdun, là où près d'une dizaine de villages ne furent pas reconstruits suite aux horreurs de la Grande Guerre, la valeur historique des sites meurtris ne peut resurgir que grâce à la mémoire ou en faisant appel à l'imaginaire. À Bezonvaux, au nord de Verdun, le village porte encore les cicatrices de ces temps cruels : cratères ouverts par les obus, longs et sinueux tracés des tranchées, casemates éventrées... Il avait laissé ses "glorieuses" ruines disparaître sous un épais et haut maquis qui les dissimulait à la vue des visiteurs. Ceux-ci, en empruntant la route conduisant à la chapelle n'apercevaient qu'un espace engazonné bordé sur un côté par une magnifique sapinière, et délimité de l'autre par une des berges du petit ruisseau. Ce paysage un peu trop idyllique ne procurait aucune émotion particulière. C'est sur l'autre rive du ruisseau que, sur les indications du président de la commission communale (le village étant détruit, il n'y a pas de maire), vient travailler le chantier d'insertion.

Une vision beaucoup plus réaliste du drame vécu apparut au fur et à mesure que les travailleurs du chantier dégageaient les ruines de la végétation qui les avait recouvertes. C'est ainsi que furent mises à jour les traces des maisons du village, caves, amas de pierres, pans de murs, et que l'on eut enfin une vision de la rue principale, des ruines de l'école, du château et du presbytère. Les hommes du chantier, bien préparés par une sensibilisation aux valeurs patrimoniales, prirent beaucoup d'intérêt aux trouvailles archéologiques et, soigneusement, dégagèrent le moindre indice digne d'aider les futurs visiteurs des champs de bataille autour de Verdun. Sous la haute futaie naturelle règne aujourd'hui un climat envoûtant : il se dégage de ces pierres toute l'histoire vécue des hommes qui, durant des siècles, ont construit et reconstruit leurs maisons démolies par les barbares, les féodaux, les guerres de religion, la guerre de Trente ans, les croates, les suédois, pour être finalement chassés définitivement de leurs terres classées *zone rouge*. Les acteurs sont fiers d'avoir participé à un projet ambitieux, en faisant revivre des *petits morceaux* de patrimoine sur un site connu mondialement. Ils se sont promis de le faire connaître et de montrer aux autres (les proches, les amis...) la progression spectaculaire des travaux.

Tout cela apparaît particulièrement motivant et semble offrir des conditions favorables à la sortie de l'exclusion. Dans un espace et un cadre à leur mesure, les acteurs, notamment les jeunes, peuvent en toute sécurité activer leurs connaissances, leur sens logique et leur dynamisme et les mettre au service de la restauration non pas comme de simples exécutants mais comme des acteurs à part entière du projet.

#### **Le chantier pédagogique ouvert aux scolaires**

Le patrimoine est essentiel pour donner aux jeunes des repères dans le temps et dans l'espace. Il matérialise la notion du passé et permet de faire prendre conscience de la *durée* de l'histoire. Par ailleurs, les valeurs patrimoniales, notamment en milieu rural, développent le sens civique car elles contribuent à susciter un sentiment profond d'appartenance au groupe social qu'est la petite communauté villageoise.

Le patrimoine peut être, de ce point de vue, facteur d'intégration dans la société d'aujourd'hui.

À Neuville-en-Argonne, à l'ouest du département de la Meuse, le choix s'est porté sur l'ancien cimetière autour de l'église. L'originalité de ce patrimoine du début du XIXe siècle vient de ce qu'il est à la fois outil pédagogique mais aussi objet d'études à forte dominance symbolique. Les fondements de la méthode appliquée pour la restauration de ce vieux cimetière ont été : *apprendre à voir, apprendre à comprendre, amener à réfléchir*.

Cette opération "Ateliers jeunes" fut réalisée en partenariat avec l'association Familles rurales de la Meuse, les services de Jeunesse et sport, un tailleur-sculpteur sur pierre et le CAUE. Lors des travaux de restauration, les anciens du village se sont mêlés à la jeune équipe de bénévoles en apportant leur expérience et leur sagesse, outils fondamentaux pour restituer la mémoire des inscriptions portées sur les pierres tombales ou relater combien les pratiques funéraires dans nos campagnes autrefois obligeaient les familles endeuillées à éprouver cohésion interne et entraide morale et matérielle entre voisins, notamment pour aider à creuser la tombe... Le patrimoine, trait d'union entre les générations, montre dans cet exemple hautement symbolique, qu'il est le meilleur outil pour entretenir notre mémoire collective. L'amour du patrimoine ne peut être véhiculé par l'ignorance à son égard ; bien au contraire, pour l'aimer il faut le connaître le plus tôt possible.

#### **La Journée du patrimoine de pays**

Cette journée initiée en 1998 par Maisons paysannes de France et plusieurs organisations dont la CAPEB et les CAUE, a lieu en juin de chaque année. Elle s'établit dans le calendrier des actions nationales en faveur du patrimoine, avec pour objectif de faire découvrir *l'autre patrimoine*, celui qui n'est pas protégé et qui n'est pas visité lors des Journées du patrimoine de septembre, celui que l'on ne voit pas toujours alors que nous le côtoyons quotidiennement, parce qu'il est modeste et un peu secret.

En Meuse, depuis 2000, cette journée se veut pédagogique et active. Bouquemont et Pierrefitte-sur-Aire, deux villages du centre Meuse choisis pour leur intérêt architectural, ont accueilli dans leurs rues plus d'une dizaine d'artisans respectueux du patrimoine et désireux de faire partager l'amour du travail bien fait avec les jeunes qui méconnaissent trop souvent la diversité des métiers de l'artisanat qui manque de "bras".

Le second objectif de ces journées meusiennes du patrimoine de pays est de sensibiliser les visiteurs-propriétaires aux richesses naturelles ou bâties qu'ils possèdent, afin qu'ils restaurent dans de bonnes conditions, en respectant l'esprit de la construction et les matériaux d'origine.

Ces mêmes propriétaires peuvent s'initier *in situ* aux pratiques de la restauration sous l'œil bienveillant des professionnels : restauration d'un mur en pierre sèche, réalisation d'un enduit au balai, de joints *beurrés à la chaux*, montage d'un mur en torchis, traitement et dérouillage d'une grille de jardin en fer forgé, restauration des lamelles inclinables d'un volet en bois, réfection d'une toiture traditionnelle à l'aide de tuiles romaines ou canal de réemploi appelées *tiges de botte* en Lorraine, création d'un cheminement piétonnier devant une porte charretière à l'aide de pavés de caniveaux anciens...

Cette journée est l'occasion pour les professionnels meusiens de "*faire savoir leur savoir-faire*", mais aussi pour le service départemental de l'architecture et du patrimoine (SDAP) de prodiguer des conseils ou pour l'Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat (ANAH) d'informer le public sur les divers modes de financement et subventions possibles.

### **Vacances d'enfants à la ferme**

Regroupées au sein de l'association "Accueil d'enfants à la ferme" animée par le service tourisme de la chambre d'agriculture, les agricultrices ou femmes d'agriculteurs accueillent des enfants de 6 à 12 ans pendant les vacances scolaires. Elles proposent une vie de famille et une intégration totale à la vie de la ferme. Les séjours, d'une ou plusieurs semaines permettent aux enfants de pratiquer des activités éducatives d'éveil et des jeux axés sur la nature, les animaux et le patrimoine. Sur ce dernier point, le CAUE de la Meuse est sollicité pour aider les agricultrices à s'initier à l'animation autour du patrimoine rural meusien, en ayant une approche ludique et multisensorielle.

Il s'agit de faire prendre conscience aux enfants accueillis en milieu rural, d'une manière attrayante et non contraignante (en dehors du champ pédagogique qu'est l'école), de la richesse et de la diversité des terroirs et des paysages façonnés au cours des âges par les gens vivant de la terre ainsi que de la diversité des habitats adaptés aux conditions locales et aux besoins des hommes.

Les points principaux abordés concernent :

- *la vie au village autrefois* : les enfants mènent une enquête, auprès des anciens, portant sur tout ce qui, dans un passé récent, faisait la vie au village. En étudiant l'habitation paysanne, on ne peut en détacher la connaissance de la vie des paysans qui en avaient conçu la disposition générale, l'avaient construite avec les matériaux du pays, guidés dans la technique par les traditions locales orales et visuelles transmises par les générations précédentes. Ils l'avaient habitée avec leur famille, leurs animaux, leurs récoltes, leurs outils et ustensiles essentiellement manuels. Sous la rubrique métiers et travaux saisonniers, on éveille l'enfant aux métiers traditionnels et aux savoir-faire des anciens : l'apprentissage sur le tas, chez l'artisan (menuisier, charron, maréchal-ferrant, maçon...), les travaux collectifs, l'entraide, le rôle des enfants dans les travaux agricoles...

- *le village aujourd'hui* : le village aujourd'hui continue à vivre en se transformant. Il y a lieu d'examiner la mutation qui s'accomplit sous nos yeux. Les transformations du paysage et du mode de vie sont observées de façon ludique par les enfants en comparant photographies anciennes et récentes, cartes postales, coupures de journaux, plan cadastral napoléonien et actuel.

On profite de la mémoire encore active des anciens pour aborder les dialectes ou patois locaux qu'ils utilisaient pour communiquer entre eux ainsi que les toponymes qui donnaient une identité et de la saveur à leur région ou à leur terroir. Il suffit d'observer un cadastre napoléonien pour se laisser bercer par les noms évocateurs des lieux-dits ou parcelles, notamment dans les vignobles des Côtes de Meuse où la gaillardise était commune et riche de signification : "*les culs tournés*", "*le haut-les-jupes*", "*les femmes devant*"... Malheureusement la modernisation des techniques agricoles et le remembrement inconsidéré ont modifié l'espace rural, le plongeant dans une amnésie quasiment irrévocable si bien que les pages, parfois rehaussées au lavis, de nos beaux cadastres du milieu du XIXe ont perdu la mémoire. Les noms qui désignaient les lieux d'exploitation du sol et donnaient un sens au terroir ont été littéralement enfoui sous les sillons de la *grande charrue européenne*. Les petites parcelles jalousement manucurées pendant des décennies voire des siècles, ont été regroupées sous un espace unique, identifié aujourd'hui par le numéro de l'exploitation agricole.

### **Projet d'action éducative innovante "Éveil aux patrimoines"**

L'opération est ouverte aux écoles de la vallée de la Saulx, dans l'extrême sud meusien, soit neuf classes regroupant environ 160 élèves. Elle fait suite à une enquête mettant en évidence les difficultés des secteurs ruraux en ce qui concerne l'accès à la culture et au patrimoine.

L'action entreprise participe à une dynamique d'ouverture pour amener les enfants des classes primaires de cours moyens à appréhender concrètement la notion de patrimoine dans son contexte le plus large, à travers l'observation d'un territoire qui leur est familier, mais au demeurant assez méconnu : la vallée de la Saulx et ses milieux naturels et construits.

Après une préparation de plusieurs jours avec les enseignants, un architecte et un paysagiste du CAUE préparent et animent des journées thématiques de découverte à l'intention des écoles des villages de la vallée. Les points fondamentaux abordés sont la découverte du milieu naturel (paysage de la vallée, végétation), la découverte des éléments de domestication de l'eau (éléments de régulation, biefs, barrages, déversoirs, moulins), la découverte du patrimoine lié à l'eau (lavoirs, égayoirs, ponts, fontaines et leurs usages).

Les aspects novateurs de l'action permettent d'amener les enfants à la connaissance, reconnaissance du patrimoine et à établir des liens entre patrimoine, milieu naturel et civilisation à travers la découverte des éléments liés à l'eau.

Le partenariat instauré entre l'inspection de l'Éducation nationale, le conseil général, le Pays d'accueil de la vallée de la Saulx et le CAUE a permis d'associer les enfants à une opération s'inscrivant dans une démarche de développement local.

La formation au patrimoine commence à notre porte. Les outils pédagogiques sont les éléments de notre environnement que les élèves voient tous les jours autour d'eux. Ils les étudient dans le contexte de leur paysage, de l'histoire de leur société et des techniques de leur construction. Ainsi, très tôt les jeunes apprennent à comprendre et à apprécier leur patrimoine et donc, à terme, à jouer un rôle actif dans la préservation de celui-ci.

### **ABSTRACT**

A travers la vie de villages d'un département de l'Est de la France, on peut retrouver les coutumes ancestrales, les savoirs de l'acte de bâtir et les rapports sociaux entre les habitants. Ces villages présentent une configuration très particulière où la rue tient un rôle tout aussi important que la maison. Chaque élément y a sa valeur d'usage dont il ne faudrait pas perdre la mémoire. En outre, au XIX<sup>e</sup> siècle, la réalisation d'édifices publics dont la destination était l'hygiénisation des campagnes, y a apporté, après la construction de fontaines et de lavoirs inspirés par l'Antiquité gréco-romaine, non seulement la fonctionnalité, mais aussi la beauté, l'originalité et une fierté locale. Devant le danger de l'oubli et avec le souci de la transmission du patrimoine dans son authenticité, des chantiers ont été montés pour les jeunes et les chômeurs, guidés par des professionnels expérimentés et des anciens<sup>2</sup>. Le milieu scolaire n'a pas été oublié, des actions de sensibilisation à l'histoire et aux coutumes locales permettent aux enfants de mieux comprendre l'identité de leur terroir.

### **\*Jean-Pierre WIECZOREK**

#### **Formation**

Diplôme Universitaire de Technologie (D.U.T.) à l'Institut Universitaire de Technologie du Bâtiment et de Génie Civil de Nancy, 1975

Diplôme d'Architecte D.P.L.G. à l'Unité Pédagogique d'Architecture de Nancy: "Un musée pour l'île de Pâques", 1982  
Diplôme d'Etudes Approfondies (D.E.A.) d'Ethnologie - Archéologie protohistorique à l'U.E.R. d'Art et d'Archéologie Paris-Sorbonne, 1984

Certificat I.C.C.R.O.M. - Centre International pour la Restauration et la Conservation des Biens Culturels - Rome, 1986

#### **Activité actuelle**

Architecte chargé d'Etudes Patrimoine au Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement de la Meuse

Enseignant à l'Ecole d'Architecture de Nancy - Vacations dans le cadre du certificat Espaces et Sociétés / Anthropologie

#### **Expérience**

1979 et 1981 - Missions pluridisciplinaires à l'île de Pâques (Easter Island)

1982 - Mission d'étude en Guyane Française - 1984 à 1986: Réalisation de logements en auto-construction pour les populations de Noirs Réfugiés sur les berges du fleuve Maroni

1988 - Mission Ministère des Affaires Extérieures - Evaluation et Diagnostic du site de Machu-Pichu (Pérou)

1989 - Mission UNESCO - Cap Vert - Ancienne Ville de Cidade Velha - Evaluation du site en vue de son inscription sur la liste du Patrimoine Mondial

1990, 1994 et 1997 - Missions UNESCO - Elaboration d'un programme de sauvegarde et de mise en valeur des sites et cités inscrits sur la Liste du Patrimoine Mondial: Djenné, Tombouctou et falaises de Bandiagara (Pays Dogon)

2001 - Mission d'appui pour la ville d'Araçuaïn et l'Etat du Minas Gerais au Brésil - dans le cadre du programme SIRCHAL (Séminaire International pour la Révitalisation des Centres Historiques en Amérique Latine) en liaison avec la section française de l'ICOMOS

2002 et 2003 - Ministère de la Culture - Direction de l'Architecture et du Patrimoine - Elaboration d'un projet de musée ethnologique de plein air dans la province du Gilan - Nord Ouest de l'Iran

#### **Divers**

Membre adhérent de la section française de l'ICOMOS

Membre fondateur du Centre d'Etudes sur l'île de Pâques et la Polynésie

Elu Chevalier de l'Ordre du Wissam Alaouite par les autorités marocaines (juillet 1998)

#### **Publications**

Co-auteur de "Nouveau regard sur l'île de Pâques" - Editions MOANA - Paris - 1982

"Les mystères résolus de l'île de Pâques" - Editions STEP - Paris - 1993

"Architecture Dogon" - Patrimoine 2001 - Gamma Presse Image - Paris - 1996

"Sauvegarde du patrimoine culturel de la ville de Tombouctou" - Icomos France - Bulletin n°36/37 - 1995

"Reflets de la mémoire du monde rural" - Icomos France - Bulletin n°50/51 - 2002

Section A3: Heritage places and living traditions  
Session A3 : Lieux patrimoniaux et traditions vivantes

---

**REFLET DE LA MEMOIRE DU MONDE RURAL**  
**Jean-Pierre WIECZOREK\*, France**



Le couarail.

Ph. : J.-P. Wieczorek – Reproduction interdite.



Poirier en espalier.

Ph. : J.-P. Wieczorek – Reproduction interdite.

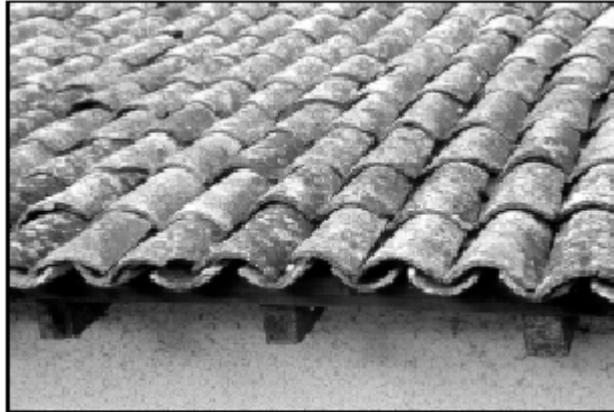


Œils de bœuf.

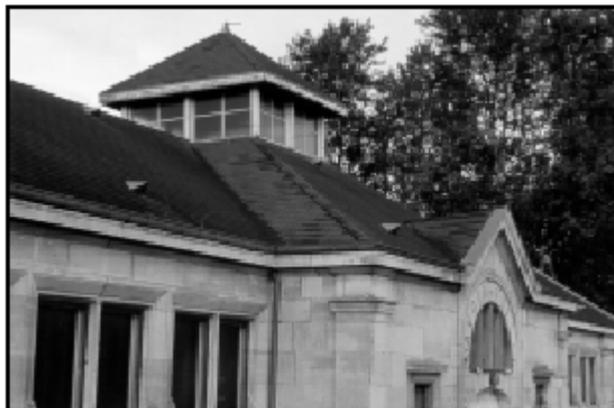
Ph. : J.-P. Wieczorek – Reproduction interdite.



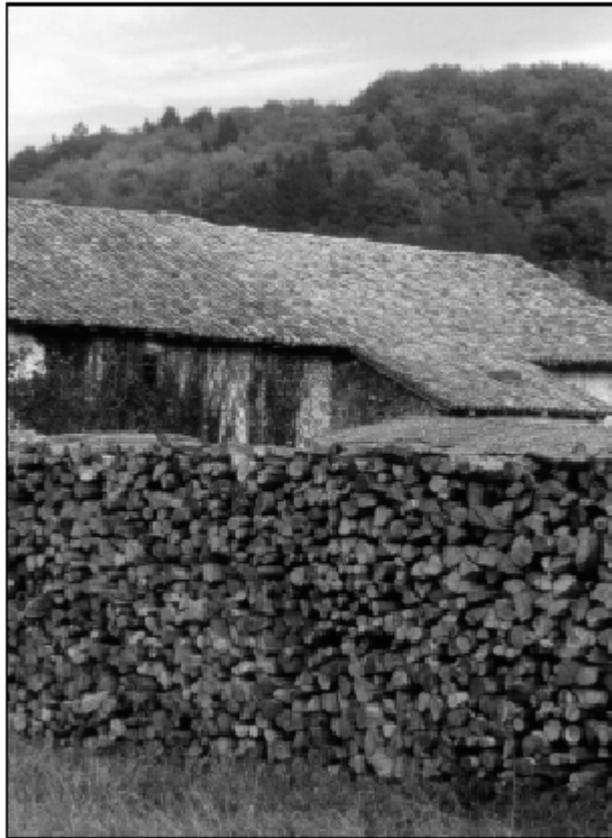
Intérieur d'une pièce éclairée par la flamande.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Tuiles creuses "Tige de botte".  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir modèle à Neuville-sur-Ornain.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



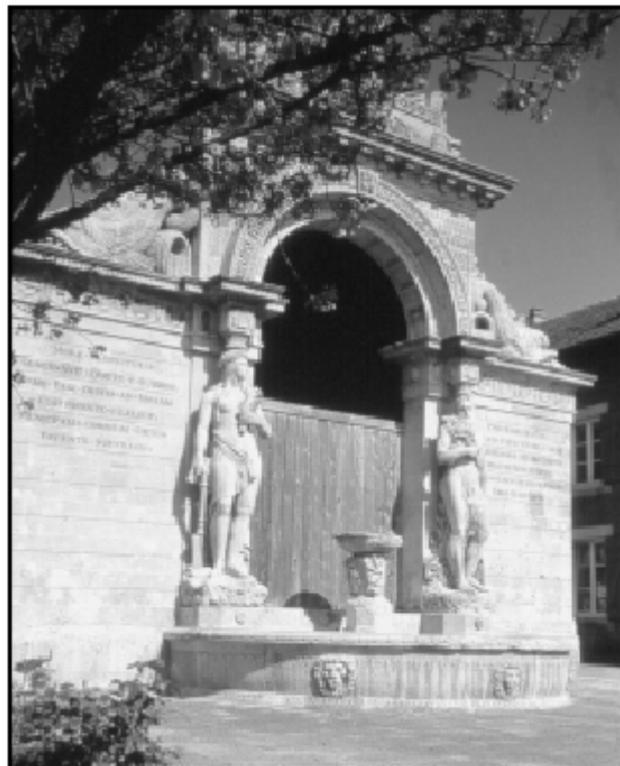
Vue arrière d'un village.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir à Mauvages.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir type "Paestum" à Halles-sous-les-Côtes.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir à Lacroix-sur-Meuse.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Fontaine à Chalaines.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir à Hattonchâtel.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Mairie-lavoir à Mont-sous-les-Côtes.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir à plancher mobile.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir à Mauvages.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Chantier d'insertion – enduisage au balai.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Lavoir néo-médiéval à Hattonchâtel.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Chantier de pavage à Henrichemont.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Chantier de jeunes en été.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.



Journée de formation de chantier d'insertion sur la pierre sèche.  
Ph. : J.-P. Wiczorek – Reproduction interdite.